

Le Dieu des Brontier

Chapitre I

Il y a deux mois maintenant que je suis arrivé au front, j'ai laissé ma femme et ma fille seules dans ma campagne natale qui me semble si loin de là où je me trouve. Tous les jours j'entends les coups de feu et les bombardements, qu'ils soient loin ou tout près de notre position. Cette guerre révolutionnaire, qui dure depuis maintenant quatre ans presque, alors que pour moi déjà deux mois de front qui me semble faire un demi siècle, avec chaque jours, heures, minutes, qui passe avec l'unique question de « vais-je mourir ? », cette question qui se répète dans ma tête et celle de mes camarades d'armes qui acceptons cela pour notre patrie et notre famille.

Aujourd'hui, nous avançons, je ne sais pas où est-ce que nous allons, mais les coups de feu s'intensifient, et pour moi et les autres, nous sentons tous notre adrénaline monter, le chef lui même, ne semble plus trouver les mots pour nous rassurer. Au loin, je vois maintenant la fumée des bombes qui explosent les unes après les autres, je les entendais, et désormais je les vois presque tomber du ciel, mais ce qui est sûr, c'est qu'elles ne proviennent pas de Dieu, mais des fois j'en viens à en douter, lorsque je vois nos camarades qui reviennent du front, mort ou vivant, des blessures inhumaines, les seules qui puissent les sauver, sont les médecins qui sont peut-être engagés par Dieu, mais complètement débordés jusqu'à devoir en abandonner certains, laisser à leurs sorts, mourir d'une souffrance atroce, d'un bras, une jambe arrachée, d'une mâchoire explosée, criblé de balles, les yeux en sang par une attaque au gaz, et j'en passe sûrement des blessures encore plus horribles que personne n'ose regarder et encore moins s'approcher d'eux, pour de l'eau, certains finissent même par se suicider avec leur baïonnette. J'ose penser que nos ennemis sont dans la même situation, nous humains, que nous soyons de triple entente ou de la triple alliance, nous avons tous une famille à défendre, mais rester un oubli de l'Histoire.

Un autre jour démarre, je suis dans un trou, qui de mes yeux, semble faire plusieurs kilomètres de long. J'y suis, maintenant je vois les casques ennemis qui comme nous s'affolent au moindre sifflements d'une bombe qui va s'écraser on ne sait où, mais tout proche. Ma barbe pousse, les rats grignotent mes bottes, mon fusil prend la boue, mon nez prend l'odeur de la poudre et de la fumée, ma tête a l'impression de voir un ennemi sauter dans notre immense tombe. Je prie en croyant encore à ce que Dieu me sorte d'ici, j'écris à celle que j'aime, je voudrais l'a rassurer, mais comment faire dans une telle période, dans un tel endroit, lorsqu'elle sait qu'à chaque instants je peux mourir, et elle, qui le saura qu'après, par le gendarme de chez nous, dont la

dernière trace sera sur une grosse pierre avec mon prénom et mon nom, mélangé avec les autres. Ou alors je ne mourrais peut-être pas. Dieu seul le sait.

Tout le monde est affolé, au début je n'ai pas compris pourquoi, j'ai même mis un certains temps avant de comprendre, mais, j'ai entendu la phrase du mort comme on dit avec mes camarades, « Baïonnette au canon ! Baïonnette au canon ! » cette phrase qui avançait, qui tournait dans la tranchée, et un prêtre qui passait derrière dans notre dos pour nous bénir, et surtout nous préparer à l'enfer, car je ne crois plus au paradis, car ici le sol est rouge, et le ciel noir. Notre chef se mit à crier « C'est un acte pour la patrie, soyez la patrie pour être gagnant, ce sont les gagnants qui se font une place au paradis » telles étaient ses dernières paroles, j'avais envie de rire et de lui dire que le paradis n'existe pas là où nous sommes, nous venons pour tuer et se faire tuer, quiconque tue, ne peut pas demander sa place au paradis. Et alors le voilà, levant son bras en l'air, tirant deux coups de son revolver, et sifflant, nous voilà tous pris dans l'élan de gravir les échelles pour sortir de la tranchée, pour courir, courir, prier pour ne pas prendre une balle ennemi, en courant sur eux, dans la boue, dans les trous d'obus, entre les cadavres, en criant, en tirant, certains se cachent derrière les cadavres, dans les trous, les grenades fusent, les balles aussi, certains arrivent aux tranchées, ils se font enfourcher par les baïonnettes, meurent le cœur perforé et puis...

Et bien je ne sais plus... un trou ? Dans ma tête je me dis... J'ouvre les yeux, je me vois autre part, où ? Je ne sais pas. J'approche ma main sur ma tête, je la vois se tâcher de sang. Oui. Je crois être mort. Pourtant je n'ai rien vu, comment est-ce possible ? Soudains je me dis que c'est ma fille que je ne verrais plus, je pleurai, et un homme arrivait vers moi, me releva et me dit sans crainte « C'est toi que j'ai tué, je ne voulais pas, comme tous, et j'ai été tué par quelqu'un qui ne voulait sûrement pas non plus » Quelle tristesse, d'avoir la confirmation d'être mort par celui qui m'a tué, et en même temps quel bonheur d'avoir un ami comme celui-ci, entre soldats, on ne peut pas se mentir, il vaut mieux jouer aux cartes. Ainsi il me montrait sa famille, je lui montrai la mienne, mais nous étions tous les deux là-haut, nous voulions dire à nos familles d'arrêter de pleurer et d'aller à la rencontre de la famille de l'autre, et faire comme nous. Ennemis sur la terre, avec des armes, mais humain sans armes, fait l'humain amical. Et la guerre se termine.

*

Je la voit grandir, elle devient une belle et grande fille, dans toute l'ignorance, d'un père qu'elle a perdu si jeune, dont elle ne doit certainement pas avoir d'images en tête de moi, des souvenirs d'une enfant à l'époque, âgée de huit ans, aujourd'hui quatorze, bientôt plus, bientôt un jour, elle rencontrera l'homme de sa vie, bientôt peut-être

qu'elle aura des enfants. Elle, ignorante de savoir que je l'a voit, que je pense à elle tout le temps, sans pouvoir lui dire à quel point je l'aime. Mais je ne doute pas de son amour pour moi, souvent, je l'a voit venir là où mon nom est écrit parmi les autres, là où je l'a voit pleurer, un milliers de larmes, sûrement pas assez pour qu'elle pense à me faire sortir de sous-terre. Mais je ne me plains pas, je pense avoir assez chaud, je suis avec mes amis soldats, nous discutons, nous racontons des histoires de toutes sortes, mangeons, dormons et autre, mais nous sommes comme sur terre, mais dans un endroit plus calme, où même le marchand de journaux et les coqs ne viennent pas nous réveiller tôt le matin.

C'est comme une vie dans une vie, certes je suis mort, mais je vois de loin mon ancien monde, mon ancienne résidence, là où je suis né, là où j'ai vécu, et tout le reste. La forme dont je vois désormais le monde n'est plus la même, en bas on y voit les choses bruyantes, en haut, c'est calme, doux, paisible. Parfois, ce calme est même ennuyant, mais je me suis habitué, autant que j'étais habitué au bruit accablant d'en bas.

Mais certaines choses me manque, ma famille en premier mais aussi de lire le journal chaque matin, de me promener au bord du lac, de voir les vieux parler de leurs histoires de la guerre franco-prussienne, des enfants qui se crient dessus, en courant, en sautant, en rigolant, en se passant les balles de jeux, le cinéma, les voitures, l'herbe fraîche. Toutes ces choses, de là où je me trouve, elles ont disparu, je les vois, mais ne les apprécies pas, j'en profite pas, mes mains passent à travers, j'essayais encore, sans jamais y arriver, cela est attristant, dommage, je voudrais mourir une deuxième fois pour changer encore de monde, mais il en est impossible je crois, puisque je ne peux rien faire.

Je suis coincé dans le repos éternel, à attendre que ceux que je connaissais du monde, meurent et me rejoignent, d'une façon ou d'une autre, peu importe la manière dont ils arriveront, un jour ou l'autre, ils seront ici avec moi, bloqué avec moi, comme moi, et les millions d'autres.

Chapitre II

Mon pauvre père, lui qui est mort au combat pendant la grande guerre, lui que j'aimais tant, et qui m'aimait tant, j'ai arrêté d'espérer son retour depuis bien longtemps, mais j'ai toujours espéré, toujours prier Dieu de me dire qu'il est mort sans souffrance, car lui comme les autres, personne ne mérite de souffrir.

Je reste tout de même douteuse, au final, dois-je me dire que celui qui a tué mon père n'est qu'un chien assoiffé de sang, ou un pauvre homme peut-être lui aussi mort, qui n'a pas demandé de tuer, de faire souffrir, car il sait aussi ce qu'est l'humanité,

qu'il le sait aussi bien que moi, si je le sais c'est de ma mère, si ma mère le sait, c'est de mon père. Il était peut-être un sage pour moi, un tueur pour ceux qui habitent l'autre côté du Rhin, mais je retiens toujours qu'une chose lorsque je vais me recueillir sur son nom, c'est qu'il était un humain, avec un cœur comme moi, comme les autres. Mais ce cœur, pourtant si pur, est parti en cendre depuis dix-huit années.

S'il était présent, il verrait ce qui se passe en ce moment même en Allemagne, ce pays, qui s'est battu contre nous, qui a certainement autant souffert que nous, et voilà qu'aujourd'hui, la flamme olympique se trouve à la capitale, Berlin, où vit celui qui se fait appeler le « Führer » le « Guide » en français. Je vois cet homme d'un mauvais œil, orateur, il semble avoir déjà manipulé tout son pays à se révolté contre les juifs, en passe d'aller aider le général Franco en Espagne, manipulateur des dirigeants européens, et déjà ami avec le puissant Staline à l'Est dans l'immense URSS.

Qui donc sait ce que nous réserve cet homme qui prône la race supérieur comme étant la race aryenne, communément des personnes avec des cheveux blonds et des yeux bleus, par ailleurs, il prône donc l'inverse de ce qu'il est. Un petit brun aux yeux noirs, une moustache carrée, voilà celui qui se cache d'un physique peu plaisant, mais avec une puissance énorme. Il ne respect très certainement pas le traité de Versailles, mais il sait s'en sortir face aux politiques françaises et anglaises, il a déjà des alliés, tous seraient sans doute prêt à nous attaquer à tout moment, de façon rageante, vouloir venir pour nous détruire, peu importe qui nous sommes, où sommes nous, je lis en lui la volonté de faire grand, l'envie de domination, et de renvoyer des hommes se battre, des femmes aux usines pour créer ce qui va tuer leurs maris au combat, et faire pleurer leurs enfants, car l'idéologie ne suffira pas pour les aider.

Alors, je pense que je n'ai qu'à avoir peur, pour mon mari, les tentions montent en Europe, les jeux ne suffisent sûrement pas, si une guerre venait, je pourrais le perdre de la même façon que j'ai perdu mon père, et mon fils se retrouverait comme moi, avec un père disparu si jeune, dans une guerre qui n'est pas la sienne.

*

Je ne suis pas devin, mais oui, l'Allemagne a envahi la Pologne et les voilà maintenant que les chars roulent en direction de Paris à une allure dont nos journalistes ne peuvent nous rapporter la vitesse de l'avancer allemande sur notre territoire. Chaque jours, ont nous dit que notre armée vaincra, alors que l'on voit déjà des réfugiés arriver chez nous. Et mon mari est donc parti loin tel que mon père, dans une aventure, où celui qui vise le mieux avec son fusil, tue l'homme en face en emportant son âme loin de la terre.

A chaque instant j'ai peur que l'on vienne toquer à ma porte, qu'un homme dans un bel uniforme milliaire me tende la main avec à l'intérieur une lettre avec le cachet de l'armée. Que le contenu de la lettre soit écrit avec une simple répétition, en changeant le nom du soldat « *mort pour la patrie* », le matricule, la date et l'emplacement de l'honorable défunt. Une lettre qui me hante depuis que j'ai huit ans, cette lettre que j'ai vu dans les mains de ma mère, les larmes aux yeux, priant pour que tous les allemands soient tués, et que même, ces morts ne pourraient valoir la mort de celui qu'elle aimait. « *Madame, j'ai le regret de vous annoncer avec le cœur serré...* » je pense que dès cette première phrase sur la lettre, ma mère ne voulait pas continuer cette lecture infâme, et qu'elle a dû pleurer dans l'instant même en déchiffrant les lettres pour cause que ces yeux étaient remplis de larmes, elle tremblait, presque aurait-elle eu envie à ce moment là, de faire une chose impossible, contraire à ses idées. « *... que votre mari, Alphonse Brontier, soldat du 169e Régiment d'Infanterie de ligne, né le 8 novembre 1886 à Nemours, a été tué ce 20 juillet 1918 durant la bataille de l'Aisne. Mort pour la patrie avec bravoure jusqu'à la fin.* »

Je me suis toujours demandé comment ma mère s'est préparée à m'annoncer cette nouvelle. Vous-êtes vous déjà posé cette question ? Annoncer la mort d'un proche est déjà compliqué et pourtant cette situation est courante, mais comment annoncer à un enfant, que son père soldat, est mort d'une façon ou d'une autre sans même savoir s'il a souffert, qu'elles étaient ses dernières pensées, pour qui étaient-elles. Je me posais cette question déjà avant, j'essayais de l'oublier, mais lorsque j'ai vu la lettre de convocation de mon mari, cette question est revenue me hanter, si le pire des malheur devait se produire, ce malheur que de perdre mon mari et devoir l'annoncer à notre fils. Je me demande aussi, si Dieu sait ce qu'il se passe ici, sur terre. Si il était au courant, je ne pense pas qu'il nous laisserait agir de la sorte, je ne pense pas qu'il laisserait les hommes se tuer entre eux au nom de leurs pays, leurs pays dirigés par des hommes honteux qui envoient tous ceux qu'ils peuvent à l'abattoir, je ne pense pas qu'ils ont été fait par Dieu, car jamais il ne pourrait accepter des actes si moche.

Je ne sais pas comment notre fils vit cela, quelles questions peut-il se poser ? Il est devenu très silencieux, cloîtré dans sa chambre, il ne sort pratiquement que pour manger, passer sa toilette, faire ses besoins, et partir pour l'école. A l'école il n'est plus le même non plus, il est passé du garçon assez déluré avec sa bande de copain et une petite amie dans le secret peut-être bien ? Sa maîtresse que je croise régulièrement, me dit que ses notes chutes, lui bon élève auparavant, il ne veut presque plus participer. Et pourtant je pense que cette madame Douvant me cache certainement encore certains détails sur son attitude en salle de classe, mais néanmoins je me rassure à peu près en pensant que j'étais pareil lorsque mon père est parti à la guerre et encore plus lorsqu'il est mort, et cela, ma mère ne s'est jamais cachée de me le dire,

et je doute aussi que ses camarades de classes ne soient pas dans la même situation que mon petit, d'un père à la guerre, certains peut-être déjà mort sous les balles, obus de chars et autre.

Je travaillais déjà dans une usine à verre, dès 1939, lorsque l'Allemagne a envahi la Pologne, l'usine a directement été transformée en usine à obus pour les bombardements aériens, l'effort de guerre s'est vite installé bien avant que les allemands finissent de faire la fête après leur victoire écrasante contre la Pologne. Mais l'Allemagne ne fait pas seulement peur pour sa soif à agrandir son territoire, le plan du troisième Reich est aussi « d'exterminer » les juifs de l'Europe. Dieu serait-il donc le créateur de cette chose, qui se fait appeler le « guide », Dieu en personne, serait donc entrain d'autoriser ce genre d'acte ? Sans même envoyer un éclair sur la tête de ce fou qui roule sur l'Europe.

Ce matin, mon mari est rentré. C'est pour moi un soulagement énorme de le voir sain et sauf, il est rentré comme s'il n'avait jamais vu la guerre, malgré qu'il portait tout de même son uniforme. A l'entrée de la maison, j'accourus pour lui sauter dans les bras, nous étions heureux comme tout. Il me dit « j'ai défendu la France et je crois même avoir tué un allemand pour toi ma Élise », quelle joie, et soulagement, j'étais presque à pleurer sur son épaule, puis il rajouta « Mais... je crois que nous allons perdre, d'ici quelques jours les allemands seront déjà dans Paris », je n'ai pas douté de ce qu'il m'a dit, il est même vrai que des rumeurs disant que le gouvernement et le général De Gaulle seraient déjà parti pour l'Angleterre ou l'Algérie, mais surtout ce vieux maréchal Pétain qui serait déjà aux bottes d'Hitler entrain de nous vendre, nous français et notre France. Cet homme qui est héros de la grande guerre face aux allemands, serait prêt à nous vendre à eux, en échange certainement, le pouvoir de régner sur la France, enfin ce qui restera de la France si les allemands sont vraiment déjà arrivés à la porte de Paris, c'est qu'ils ont déjà dû faire très mal dès l'instant où ils ont franchi le Rhin.

Je ne savais pas quand penser à cela. En une simple semaine de juin, là où normalement le beau temps, la joie de l'été s'anime et s'installe. Tout a changé, quels mots utiliser pour faire voir la nouvelle France ? Pour faire voir les faces de mon pays que ni Dieu, ni aucun êtres humains semblent l'avoir sauvé, même si certes, de pauvres hommes ont essayé en vain. La capitulation est totale, monsieur Pétain nous dit que tout a été fait dans l'honneur, et que lui même, se donne à l'ennemi pour nous préserver. Je ne trouve pas l'honneur dans cet homme qui nous vend comme une simple baguette de pain à notre fidèle ennemi. Je ne vois encore moins d'honneur dans les corps qui compose notre gouvernement d'avant capitulation, ces gens qui se disent français avec honneur, avec amour de la patrie, mais même pas capable de rester en France et avouer à nous compatriotes et à l'ennemi, la façon nul dont ils ont

dirigé cette défense contre l'Allemagne. Mais ils sont parti, déjà bien loin, depuis déjà un moment, ils sont pour me que des traîtres, avec la volonté de diriger comme des ânes, nous faire travailler, tout leurs donner, sans rien attendre en retour.

Quant à ce monsieur De Gaulle, les avis dans ma ville sont mitigés, et j'avoue moi-même ne pas savoir que penser de lui. Cet homme qui de l'Angleterre, là où il s'est exilé bien au chaud selon l'expression, a lancé un appel à la résistance à la radio. Ce message a fait ravir les français, moi la première, je peux me dire qu'un jour certainement, la France sera la France, qu'elle ne sera pas inclus sur une carte du monde et nommé « Troisième Empire », avec des photos et cadres d'Hitler à chaque recoins. Mais en De Gaulle je vois aussi un homme profiteur, il nous appel à résister contre les allemands qui nous occupent, il nous demande donc de faire des attentats, assassinats, et autres, mais lui ? Que va t-il faire à part manger quelques repas anglais sans lui même faire de la résistance, il veut donc nous faire tuer, en se prenant pour un Dieu français certainement.

Alors je ne sais pas quoi choisir, dois-je préserver mon honneur et celui de ma famille en résistant par l'appel de De Gaulle, ou alors dois-je me préserver moi et ma famille, choisir la facilité, me plier au pouvoir absolu d'Hitler et de Pétain, dans le but d'être à peu près sûre de survivre. Et même, que je choisisse un côté un l'autre, la résistance sera présente par d'autres, et les représailles des allemands aussi, alors j'aurais toujours peur d'être prise moi ou quelqu'un de ma famille, pour être fusiller sur la place publique et être un exemple pour que les allemands atténuent les volontés et pensées résistante.

*

Je pleure sans pouvoir arrêter, ce matin, ma mère a été enlevée avec deux autres personnes, tous les trois ont été mis sur la place publique comme je le redoutais, la foule est venue se tasser, je suis arrivée et passée au travers les gens, je suis arrivée devant et j'ai vu ma mère à genoux avec ces deux autres personnes dont une était le facteur. Un soldat SS allemand commença à parler en français d'un accent allemand : « Ces trois personnes ici présentes, on été trouvé par nous même, entrain de préparer des engins explosifs dans le but de détruire l'un de nos panzer. Ces trois personnes vont donc être fusiller devant chacun de vos deux yeux, que cette acte vous servent de leçon, que l'idée de reproduire ce qu'ils voulaient faire ne vous viennent pas à l'esprit, ou nous serons obligé de soigneusement détruire votre esprit » ma mère m'avait vu et me regardait d'un air à me dire : « pardonne-moi et venge moi », le soldat ayant fini son discours, cria « Sieg Heil » avec ses camarades, sortant ensuite son revolver, et exécute les trois malheureux, un par un, d'une balle dans la tête, ma mère, la dernière à recevoir la sentence, me regardait jusqu'au bout, et n'a pas fermé

les yeux, comme pour profiter de mon visage une dernière fois, avant de rejoindre mon père. Adieu ma mère, nous nous retrouverons auprès de Dieu, retrouvez mon père, je vous rejoindrai, en vous ayant vengée.

Les soldats allemands laissaient les corps gisant sur la place, montant dans leur voiture, le même soldat criait « Je suis l'Obersturmführer Klein, ici c'est moi le chef, quiconque aura un problème, s'adressera à moi, et je réglerai le problème à ma façon, auf Wiedersehen ! » La voiture étant parti, je me dirigeais à ma mère, son défunt cadavre, les yeux ouvert, je les fermais en l'embrassant sur le front pour la saluer comme il se doit, en tant que ma mère, et aussi en tant qu'elle a voulu résister. Mais sa dernière image restera à jamais mon visage, j'en suis fière et triste à la fois. Mais maintenant, je me sens prête à me diriger vers la résistance, pour la venger elle et les autres.

Je rentrais chez moi sans tarder, en arrivant j'étais bien sûr remplie de sanglots. J'annonçai avec peine cette nouvelle à mon mari, je n'avais presque pas les mots, même si elle n'a pas souffert, elle est morte, même si elle a voulu faire le bien, elle est morte, même si elle m'a regardée plein d'amour, elle est morte, elle est morte, je ne peux presque pas y croire, sous mes yeux, sans que je bouge, pétrifiée, je m'en veux de ne pas m'être jetée sur le soldat, mais c'est moi qui aurait alors été tuée, et je pense que ma mère m'en aurait voulu.

J'irais demain dans sa maison pour voir ce qu'il en est, pour l'instant je me couchais et mon mari m'avait apporté une tisane, j'étais comme fiévreuse, comme si j'étais mourante, j'avais encore le bruit du coup de feu, sifflant dans mes oreilles, rebondissant au quatre coins de ma tête, avec dans les yeux le SS avec son revolver, ma mère tombant au sol, dans une marre de sang sortant de son crâne.

En attendant je repensais à cet homme, assez grand, cheveux blond et yeux bleus, rasé, en voilà un dont Hitler serait fière, dans son uniforme noir, attirant à la fois l'attention et à la fois la peur, pas très vieux, certainement une trentaine d'années, une jambe semblait cependant boiter, un français particulièrement bon avec un accent allemand redondant, mais entièrement compréhensible sans peine à déchiffrer ses syllabes, je ne serais pas étonnée qu'il ait reçu une bonne éducation pour occuper un poste aussi bien gradé, avec des notions de français très avancées.

Et son nom m'intriguais, Klein, cela me disait quelque chose, je prenais mon dictionnaire Allemand-Français par intérêt, et me dirigeais directement vers le « K », je trouvais ce mot, plus exactement, un adjectif, « Petit », j'ai tout de suite eu un petit sourire sournois, à vouloir me moquer de lui, mais je n'ai pas ri, de peur d'être espionnée ou autre chose qui me ferait fusiller dans l'heure si s'en était su. Alors je finissais de boire ma tisane pour dormir, me reposer et aviser pour demain.

*

Dès huit heures, après m'être réveillée et brièvement préparée à sortir, je partais directement chez ma mère. J'avais peur d'y aller pour trois raisons bien devinable, la première, de revoir le fantôme de ma mère, la seconde, comme depuis des années est de voir celui de mon père, car oui ma mère a voulu garder la même maison, elle n'aurait jamais osé tromper mon père de n'importe quelles façons que ce soit, et bien sûr la troisième raison de voir les allemands débarquer. En arrivant chez elle, tout était ouverte, plusieurs hypothèses seraient possibles mais je garde mon encre fraîche de ce que je voulais voir et avoir en venant ici.

J'allais directement dans la chambre, ce que je voulais depuis longtemps, est de lire les lettres de mon père que ma mère me cachait et n'avait jamais voulu me montrer. La clef de son tiroir secret du bureau était dans son oreiller, ou l'ouvrant, j'y trouvais des lettres et même ma petite balle que je pensais perdu, et à côté de deux ou trois autres bricoles, les lettres étaient là. La première sur la pile était celle que j'ai déjà écrit, que j'avais pu lire étant petite car ma mère pleurante, avait laisser la lettre sur la table de la cuisine, les autres lettres, une vingtaine au moins venant du front et d'avant la guerre, celle tout en dessous est datée de 1904 « *Ma belle, aujourd'hui j'aurais dix-huit ans, toi déjà plus vieille que moi d'un an presque, je viendrais te rejoindre, je meurs plus d'impatience que si je devais un jour mourir à la guerre en me disant que je le fais pour te protéger toi, et si Dieu nous l'accorde, de beaux enfants. J'espère t'avoir rejoins avant une semaine, deux maximum, ta dernière lettre m'a donnée une chaleur magnifique, j'ai ressenti ton amour dans tes mots écrit de ta main douce, aller directement, sans passer par quelconque détours, dans mon cœur. A bientôt, je t'aime, Alphonse.* » Lorsque je vois ce genre de lettre si émouvante et belle, je sais que l'amour de mes parents n'aurait jamais pu être remis en question, même désormais au côté de Dieu, leur amour doit être plus fort que jamais, s'étant retrouvés.

Les autres lettres étaient aussi en partie des lettres d'amour, je trouvais aussi, ce qui était certainement un brouillon de lettre de ma mère, dont les mots provenant de 1909 annonçait à mon père, parti en voyage à l'ouest du pays, la grossesse de ma mère, cette grossesse, c'était moi, à l'intérieur de ma mère. La lettre de réponse de mon père, extrêmement joyeux de cette nouvelle lui parvenant, jura à la fin de cette lettre de revenir au plus vite. Les autres lettres étaient toutes assez similaires, selon les occasions et d'où elles ont été écrites.

Soudain, une voiture s'arrêta devant la maison, quatre hommes à l'intérieur dont l'Obersturmführer Klein, cette homme, un tueur, mais à la fois attirant. Les quatre

hommes rentraient directement dans la maison, moi descendant les escaliers, et Herr Klein finissant de donner ses ordres en allemand à ses soldats, se dirigea vers moi :

- Vous êtes madame ?

- Élise Brontier, du nom de mon père.

- Votre mère, Gabrielle ?

- C'est exact.

D'un ton presque doux, il me dit :

- Alors, je me dois de vous annoncer qu'elle...

- Je sais Obersturmführer, j'étais là, je l'ai vu mourir devant mes yeux. Lui dis-je d'un ton plus exclamatif.

- Gut, je ne vous apprend alors rien, votre mère a voulu défier notre Reich, elle a perdu, c'était une mauvaise, j'espère quant à vous, que vous serez sage. Mon but n'est pas de tuer, juste de protéger nos valeurs germaniques et de faire régner la loi ici en l'occurrence. Pour être honnête, avec vous français, nous sommes particulièrement gentil, en baissant sa voix, ces polonais et russes, de race plus qu'inférieur, et juif pour certains, je vous laisse deviner la suite.

- Je me doute déjà de la suite.

- Gut, et puis-je savoir ce que vous faites chez votre mère ?

- Je voulais récupérer des affaires en guise de souvenirs, de ma mère et de mon père.

- Votre père était vieillard ?

- Non, plus jeune que ma mère d'un an, mort dans la grande guerre.

- Mon père aussi.

- Français et Allemands, ce sont nos morts que nous avons en commun.

- Ja, bien, je vous laisse dix minutes pour prendre ce que vous souhaitez, bonne journée très chère madame.

- Bonne journée Obersturmführer.

Je remonta directement dans la chambre de ma mère pour y prendre ce pourquoi j'étais venu, toutes les lettres de mes parents, ma balle confisquée, et des photographies, puis je rentra directement chez moi, où je rangeais tout cela dans une petite boîte.

Puis j'allais pour m'asseoir accompagné d'une tisane, et je repensais à cette discussion avec ce soldat SS, je ne savais pas quoi en penser, suis-je une traître de la France ? Est-ce que je serais presque amoureux de lui, et lui amoureux de moi, mais j'ai mon mari, j'ai mon fils, il est allemand, il est contre les juifs, mais si beau et de mon âge... mais quelles pensées idiotes, mon père et ma mère me feraient passer en cour martiale, mais me rapprocher du SS le plus gradé de la ville serait un bon moyen de faire de la résistance à l'intérieur même de la hiérarchie nazis, ou alors rien, peut-être a-t-il voulu m'amadouer en se faisant passer pour un gentil homme qui ne veut pas tuer, pour éviter que je prenne le même chemin que ma mère, ou alors peut-être est-il sincère, ou alors bien d'autres raisons, je ne sais pas.

Je pense que par honneur, ma décision sera de résister, le faire pour la France et mes parents, et si je peux profiter de cet homme pour m'aider qu'il le sache ou non, je vais essayer, même si ma vie sera mise en jeu, je m'en fiche, pourquoi pas ?

Chapitre III

Que le monde semble avoir changé, je me trouve aux cieux depuis un certains temps, pour être honnête, je ne compte pas, cela aurait juste accentué ma tristesse à ne plus vivre sur la terre ferme. Mais je me reconforte auprès de Dieu. Mais, j'ai peine chaque jour à voir ce qui se passe en bas, j'aurai peur de vivre dans ce monde que je vois de là-haut. Mon monde n'était certainement pas mieux que celui-ci, les guerres sont d'une violence incroyable, incomparable à la mienne ou celle avant 1914.

Ce monde est en effet méconnaissable, je vois tous ces dirigeants, s'affoler pour diverses raisons, ils semblent tous sans honneur, à s'exiler, et oser dire aux compatriotes de se battre contre les occupants avec ce qu'ils ont. Et pourquoi pas avec des pommes de pin ? Ou des cailloux ? Face à des fusils, mitrailleuses et Dieu ne sait quoi d'autre !

Je pense que là où j'ai le plus peur, c'est pour ma fille, certes elle a bien grandi, elle a désormais son mari et même un petit garçon, mais avec cette guerre, je ne sais pas ce qu'il est possible de lui arriver, je ne pense pas tout voir, je pense néanmoins qu'elle saura agir comme il faut.

Et ma femme, après tant de temps passé sans elle, je la retrouve ! Mais... j'aurai préféré la retrouver d'en un meilleur état. Elle m'a raconté qu'elle a voulu résister, elle préparait un attentat contre un véhicule allemand lorsqu'elle a été arrêtée. Dès alors, elle a été exécutée sur la place publique et que notre fille, Élise, était là, a tout vu, du discours du soldat, jusqu'à la balle de revolver collée dans la tête.

Mais parlons de choses meilleurs. Mon ami allemand, qui m'avait tué, je l'ai présenté à ma femme. Tout s'est bien passé, avant de lui présenter, j'avais peur qu'elle le haïsse de m'avoir tué, mais finalement non. En arrivant ici, elle a vite compris qu'il n'était plus question de pays, de patriotisme et autres propagande et lavage de cerveau effectué sur terre, mais juste de rapprochement et de visualisation. Alors elle a accepté cette nouvelle malgré qu'elle portait son visage avec petite mine.

Mais si un jour elle rencontre son assassin, je ne pense pas qu'elle aura la même réaction, ou peut-être en étant bien plus perplexe à l'idée de le voir et de lui parler. En effet, malgré que mon tueur soit allemand et le sien aussi, le mien n'était pas volontaire, c'était la guerre, nous étions soldats, nous l'avons fait parce que nous

étions obligés. Quant au tueur de ma femme, je ne pense pas qu'il était obligé, tout d'abord, un soldat ne se doit pas de violer, de tuer, de piller, ou quoique ce soit d'autre envers un civil désarmé. Mais je pense qu'il n'est qu'à moitié fautif dans cela, le régime nazis est stricte sur les tentatives de rébellions, résistance et opposants politiques, nous le voyons très bien, même du ciel. Mais je pense que pour s'en prendre à un civil, son cœur ne doit pas être bien rempli de bonnes façons.

D'ailleurs, mon ami, avait un fils avant de mourir, né en 1910 comme ma fille, d'un caractère assez semblable à celui de ma fille, qui désormais, aurait été forcé a rentré dans les SS, mais en échange d'avoir reçu une bonne éducation, car mon ami était un notable de Munich, son fils serait apparemment assez bien gradé, Obersturmführer, je ne sais pas ce que ce grade signifie, mais je le crois sur parole qu'il s'agit d'un très bon grade pour un homme âgé d'un peu plus de trente ans.

Il serait amusant que le fils de mon ami, et ma fille se rencontrent, il serait d'une bonne coïncidence, très admirable à regarder du haut. Voir que dans le ciel, comme sur terre, nous pouvons tous nous entendre et devenir amis, voire plus, mais ma fille est déjà mariée bien sûr, et cet homme le serait d'ailleurs aussi.

D'ailleurs, si je suis français et mon ami est allemand, comment pouvons-nous nous comprendre ? Quelle bonne question. Car je ne parle pas allemand, et il ne parle pas français, il n'y a aucune langue dite universelle ou international, je ne saurai comment l'appeler, et l'espéranto n'est pas à grande échelle. J'aurais aimé faire de la politique, mais c'est trop tard. Et le ciel ? Bah non, Dieu est comme un dictateur, c'est lui qui dirige jusqu'à la fin, l'éternel dirigeant, je me demande d'ailleurs qui le remplacera si la fin des temps venait à se produire. Cette question est assez sotté.

Je vais continuer d'observer ce monde qui ne fait que de se déchirer petit à petit, à petit feu. J'espère pouvoir réécrire bientôt, le papier et l'encre n'est pas en libre service là où je me trouve, il est chère, rare et relativement précieux. Je prierai Dieu de garder ma fille en vie, que je puisse la voir, l'embrasser de mes yeux. Faîtes, mon Dieu que mon enfant, qui est par ailleurs aussi la vôtre, que sa vie soit longue et belle. Que la situation actuelle dans cette Europe qui se dévaste autour de ma fille, se répare.

Amen.

Chapitre IV

J'aimerais tant profondément que mes parents me voient, qu'ils soient ici, pour m'encourager à résister contre l'occupation. Je veux m'engager sérieusement mais pour être honnête, j'ai très peur de ce qu'il peut m'arriver, ou des représailles que mon mari ou mon fils pourraient avoir. Même si le meurtre de ma mère devant mes yeux

me force déjà presque à rentrer dans la résistance, c'est tout de même très spécial, intrigant et apeurant à la fois. Mais je le ferai.

Mais pas où commencer ? Je pense que je devrai en parler à mon mari, mais j'ai tout de même peur, même si je ne le pense pas capable d'une chose odieuse à mon encontre, il pourrait peut-être déjà collaboré avec les nazis, ou peut-être pas, peut-être est-il déjà engagé dans la résistance, je ne sais pas.

Mais je vais lui dire, je crois avoir rien à perdre, je sais qu'il est parti chercher de quoi manger. J'aimerais en attendant trouver quelque chose à attaquer avant de lui dire ou de trouver d'autres personnes prêtes à résister.

Un convoi ? C'est la première idée qui viendrait à tout le monde, je suis sûre qu'un bon nombre de convois ce sont déjà fait attaquer, les allemands seront déjà prêts, et armés de tout ce qu'il faut en très bon nombre de soldats.

Des assassinats sur les soldats ? Les représailles sur une attaque de convoi seraient déjà certainement très conséquente, alors assassiner des soldats nazis, voire des hauts gradés, hauts dignitaires pourquoi pas, je n'imagine pas quels genre de représailles pourraient retomber sur la population de la ville.

Brûler ou faire exploser un bâtiment de commandement, pourrait déjà faire des dommages collatéraux assez conséquent, si des français se trouvent à l'intérieur ou même devant la façade, ils seraient carbonisés par ma faute, et les représailles, si il s'avérait tout de suite d'un attentat, seraient encore bien forte.

Alors que faire, à part énumérer chaque possibilités d'éliminer des soldats nazis, à petit feu, ou a grand coup de sabot, tous les plans se finiraient par des représailles, oui encore et encore des représailles, les nazis n'hésiterons pas.

A ce moment, mon mari rentre dans la maison. Avec des provisions, qu'il dépose soigneusement dans nos meubles de cuisine et dans le réfrigérateur, à chaque aliment sa place. Je lui dit de s'asseoir à la table avec moi.

- Y a t-il un problème quelconque pour m'inviter à m'asseoir en nous faisant une tisane, et que tu possèdes un visage bien pensif ? Me dit-il en préparant notre tisane.
- Il est toujours bon d'être pensif.
- C'est vrai oui, sans la pensée, l'humain ne pourrait exister.
- Oui, les belles pensées comme nous en avons pour l'un et l'autre mon chéri.
- Que de belles paroles.
- Je veux résister.
- Me résister ? Tu ne peux pas, et moi je ne peut pas résister à toi. Dit-il en me souriant.

- Tu n'as pas tort, mais je veux résister contre les allemands. Mes sentiments ne sont pas à l'occupation et la collaboration, ils ne sont qu'à toi, mais les nazis nous forcent à prendre nos sentiments, les broyer pour nous soumettre à l'autorité de Berlin.

Il semble très étonner de ce que je viens de dire, je ne pense pas qu'il s'imaginait que je lui annonce que je veuille rentrer dans la résistance.

- Tu as des contacts ? Reprit-il en déposant ma tasse de tisane.

Je le remercie d'un sourire agréable en continuant :

- Non, mais pourquoi en avoir ? Je te le dis à toi parce que tu es mon mari, je pense que jamais tu pourrais me trahir, alors qu'un autre homme ou une autre femme que je ne connais pas, me vendrait au moindre franc qu'un allemand lui proposerait.

- Tu n'as pas tort non plus, tu sais éperdument que je pourrai mourir pour toi, tu sais que tu peux avoir une confiance absolu en moi.

- Je n'en doute justement absolument pas.

- Alors, qu'es que tu voudrais faire ?

- Je ne sais pas, j'ai déjà réfléchi, chacune des idées pourraient avoir des conséquences sur nous et les autres à causes des représailles qui seraient immédiatement engendrés si juste une goutte de sang nazis venait à tomber.

- Comment en serais-tu sûre que des représailles seraient aussi violentes ?

- En Pologne, Hitler aurait apparemment mit en place une politique où un seul soldat allemand tué, quarante polonais seraient enlevés, et exécutés sur les places publiques, des bébés et enfants, jusqu'au vieillards voulant vivre leurs derniers souffles sans ennuies.

- Tu crois qu'il le ferait aussi en France ?

- Il prévoit de tuer des milliers voire peut-être des millions de juifs, sans peine ni pitié, alors qu'es qu'un français à ses yeux, alors qu'il envoie sa population à l'abattoir en tant que soldats, ou ses opposants politiques Dieu sait où.

- Alors il faudrait réfléchir, l'Obersturmführer pourrait nous être utile.

- Comment serait-il possible d'user d'un soldat aussi haut placé ?

- Pleins de possibilités seraient envisageables, le prendre en otage, le torturer, l'assassiner et sûrement bien d'autres.

Avec son énumération de possibilités, j'ai eu une idée sortant du lot, une idée certes assez extravagante, mais qui pourrait marcher, sait-on jamais ?

Mais dès lors je ne savais pas si je devais lui dire. Mon idée serait de me rapprocher de lui plus qu'une française voulant collaborer. Il me fallait l'accoster, mais je ne pourrais dire cela à mon mari. Alors qu'un silence s'installait entre nous il me dit :

- Je t'aime et je crois voir qu'une solution qui pourrait apaiser Klein.

Je pourrais presque prendre peur au moment qu'il me dit cela, tout à coup je me suis senti devenir rouge, par excuse il le prend par la formule qu'il m'a dit en début de phrase, et malgré que je me doutais de ce qu'il allait dire tout simplement par le commencement de sa phrase, je lui dit de poursuivre, et s'exécute.

- Il faut que tu me trompes, que tu l'accostes et le badine.

A vrai dire, j'étais même choquée qu'il me dise lui même ce à quoi je pensais. Certes aucun autres plans ne se présentaient, et jouer la carte de l'amour serait comme pour tout le monde, une dure carte à relever.

- Es-tu sérieux ? Lui demandais-je alors, avec une grande stupéfaction dans ma voix.
- Pourquoi pas. Dit-il la tête baissée, puis en la relevant en portant sa tasse à ses lèvres, il me dit ; il n'y a pas de choix divers et variés, si on veut combattre, c'est de l'intérieur des rangs ennemis une des meilleurs façons.

Dans cette phrase, j'aurais presque entendu un homme gradé de l'armée pour me la siffler. Je lui dit.

- Mais tu pourrais être attrister de me voir avec cet homme.

- Si tu le fais pour moi, notre fils et la France, je serais fière.

Je ne sais vraiment plus comment penser, certes c'est l'idée qui me trottait dans la tête trente secondes avant qu'il l'expose oralement, mais que ce soit lui qui me le dise, c'est justement plus contraignant, une décision plus compliqué à prendre. Il continue.

- Fais le, si tu veux résister, rentre en lui, attaque le de l'intérieur. Et si tu es là pour le calmer, peut-être pourrons-nous effectuer des attaques sur des convois par exemple, avec des représailles minime ou non-existantes. Tu es belle, d'une peau gracieuse, fine, des yeux étincelants, des cheveux blonds, et tout ce qui fait ta perfection absolue, à mes yeux certes, comme aux yeux de tout le monde.

- Je suis à toi...

- Par le mariage et donc l'amour que l'on porte mutuellement.

Laissant un gros doute m'envahir, je cède tout de même,

- D'accord, si je peux user de lui, je le ferai.

Il me regarde d'un sourire fière et rajoute,

- Tu pourras, mais ne vas pas trop loin.

Il se lève pour m'embrasser puis s'en va retourner travailler. J'ai véritablement accepter, il fallait maintenant que je trouve un moyen de pouvoir faire ce qu'il faut. Cette question est dure, comment l'approcher de cette manière, sans me laisser emporter trop loin par les sentiments que j'ai éprouvé, alors que c'est l'assassin de ma mère. Mais il semble être un homme bon mais je pense être folle.

Quoi qu'il en soit, je m'y engage et je verrai ce que Dieu me réserve dans cette mission presque suicidaire au vue de n'importe qui.

*

Hier matin, j'avais reçu une dépêche en main propre d'un soldat allemand ne parlant pas un mot français, en me donnant poliment le papier, il me dit « Von Herr Klein », j'ai tout de suite compris ce qu'il m'a dit, je l'ai alors poliment remercié en allemand, et rentré à l'intérieur pour ouvrir le mot. A l'intérieur, une ancre utilisée en français, et le cachet du Standortkommandantur signé de l'Obersturmführer Klein.

« Bonjour madame Brontier, j'aimerais si vous le voulez bien, vous rencontrez cette après-midi dans mon bureau à la Standortkommandantur, le sujet que je voudrais

évoquer avec vous, me semble particulièrement urgent que je vous en fasse part, excuser moi d'avance de devoir vous enlever de vos occupations. Quatorze heure me semble correct, j'espère vous y voir. »

A la fin de ce message, je tremblais, je ne savais que penser encore et toujours. Pourquoi vouloir me convoquer moi dans une dépêche soulignant l'urgence du rendez-vous qu'il voulait m'accorder. J'avais peur, pleins de questions venaient dans ma tête encore une fois, pourquoi moi, pourquoi urgemment, pourquoi aujourd'hui et encore des questions interminables.

Je décidais quand même d'aller le voir au risque peut-être de me faire enlever, prisonnière pour quelconque raisons, connaît-il déjà mon plan ? J'étais dans un véritable état de stress, ainsi que de peur d'y aller. Me ressaisissant, je savais que c'était sans doute des sentiments, qu'elle sotte suis-je, ou alors me prenait-il pour une communiste ? Une juive ?

Je ne savais pas. Je décida d'y aller, et je m'en allais à la Standortkommandantur pour arriver à quatorze heure. En arrivant je me présentais à la jeune femme présente au comptoir fait en guise d'accueil. Sans douter, elle m'indiqua quel chemin suivre pour arriver au bureau de monsieur Klein.

En arrivant au bureau, la porte était ouverte, il m'attendait de façon simplet et m'invitait directement à rentrer et prendre place sur la droite de son bureau très lumineux, où se trouvait une petite table avec un petit choix d'alcool, trois verres, pour trois sièges. Il fermait la porte derrière moi en m'invitant à m'asseoir, enleva un des trois sièges et s'asseyait en me demandant si j'avais soif.

- Un verre de vin me suffira, lui dis-je.

Il n'y avait que cela finalement. Il me le versa dans un verre très luxueux malgré la croix nazis inscrite dessus. Je commençais par le remercier, le temps qu'il se serve, je commença à parler.

- Alors Obersturmführer, que me vaut l'honneur d'être invitée ici ?

Il sourit en prenant une première gorgée de vin, et me dit :

- Comme vous le savez, il y a la résistance, je suis gentil, et encore désolé pour avoir tué votre mère, pour être honnête, je vous ai dit la dernière fois qu'elle a défié notre Reich, mais si la chose ne tenait qu'à moi, je ne l'aurais pas tué, ni elle, ni ses deux compagnons. Malheureusement, moi qui ne suis pas un homme voulant tuer, vous vous doutez bien que je suis soumis aux ordres de Berlin.

- Je sais Obersturmführer.

- Ainsi j'aimerais me racheter, vous dites bien cela ?

- Oui Obersturmführer.

- Je vous en prie, vous pouvez m'appeler Alois, si vous acceptez que je vous appelle de votre prénom Élise, vous me semblez être une femme très gentille.

J'avais l'impression que lui aussi, tout autant que mon mari, avait lu dans mes pensées et souhaitait que je me rapproche de lui.

- Oui bien sûr nous pouvons nous appeler par nos prénoms respectifs.

- Bien. Je voulais vous voir Élise car je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose, à vous comme à tous les autres d'ailleurs, particulièrement vous, qui êtes jeune, avec un fils, orpheline de votre père depuis petite, tel que moi avec le mien, et orpheline de votre mère par ma faute. Alors j'aimerais que votre fils garde sa mère.

- Je fais de mon mieux pour survivre comme tout le monde, lui dis-je en souriant.

- Oui je comprends, les temps sont durs.

La conversation semblait être assez creuse, je voyais qu'il ne m'avait pas invitée ici juste pour me dire qu'il s'appelle Alois, et s'excuser encore une fois pour ma mère, je lui posa alors une question banale.

- Vous avez de la famille en Allemagne Alois ?

- Ma mère c'est tout, j'ai divorcé de ma femme il y a deux ans, nous n'avions pas d'enfants.

La conversation était tout à fait ennuyante, jusqu'au moment où il me posa une question qui était assez gênante et presque malhonnête :

- Votre mari vous aime t-il ?

- Il me semble que oui, répondis-je avec stupéfaction.

A première vue, à cette réponse, il semblait comme triste, mais en se levant pour aller à son bureau, prenant un petit dossier, il semblait être soucieux.

- Je ne serai pas si sûr, si je puis me permettre madame Élise, si je vous ai fait venir ici à quatorze heures, c'est que votre mari nous a signalé que vous étiez une terroriste, que vous aviez préparé une attaque sur un convoi allemand...

- Quel mensonge odieux !

- Je sais madame, puisque vous êtes ici.

Au même moment un soldat allemand entra sans frapper et semblait choqué, avec dans la main un habit que je reconnus tout de suite, tout droit sorti de mes placards, ils parlèrent tous les deux en allemand, lorsque le soldat était parti, Alois continua :

- Un convoi, un habit de femme, plusieurs morts allemands. Votre mari nous a affirmé que vous y seriez alors que vous êtes ici, l'attaque devait avoir lieu à quatorze heures.

- Il aurait donc inventé quelque chose de faux envers moi ?

- Exactement. Sans cela, j'aurais été dans une mauvaise obligation dont vous connaissez l'issue.

- Qu'allez-vous faire alors ?

- Il trahit sa femme, et s'en prend au Reich, il sera exécuté. Mais je crois qu'il est mieux comme cela, au lieu que vous soyez exécutée par un mensonge d'un mari traître.

Je commençais déjà à pleurer, je n'arrivais pas à y croire, comment mon mari aurait-il pu me faire cela, alors qu'il m'en disait le contraire, ou alors peut-être que c'était faux. Alois se rapprochait de moi, d'un pas sûr.

- Vous serez ici en sécurité, vous pourrez aller chercher des affaires et votre fils chez vous, et habitez ici sans aucun risques. Car nous pensons que lui et ses collègues, tous enfuient, pourraient s'en prendre à vous. Il me regarda fixement dans les yeux, nous

étions tous les deux debout, et soudain il se rapprocha de moi pour m'embrasser, je me laissais faire.

- Je suis désolé que votre mari soit comme cela, me dit-il.

Cette phrase avait pour moi aucun sens après ce baiser, mon mari m'avait trahi alors qu'il m'en avait dit le contraire. Je pensais déjà aimer cet homme, Alois, et lui aussi semblait m'aimer.

- Mon fils, il faut le récupérer, il est normalement déjà rentré à la maison.

Dès que j'eus dit cela, il me demanda de le suivre, nous allions à l'arrière du bâtiment, où étaient entreposés les véhicules, Alois demanda de prendre trois voitures dont la sienne, une voiture plutôt confortable, bien plus que les deux autres purement militaire, avec en tout six soldats pour nous accompagner jusqu'à chez moi.

Chapitre V

La descente jusqu'à ma maison était carrément impressionnante, jamais je n'aurais pensé dans ma vie qu'un jour je me retrouverai au milieu d'un cortège allemand me ramenant chez moi, pour chercher des affaires et mon fils pour vivre dans un poste de commandement.

En sept minutes nous étions arrivés, dès lors, la porte ouverte, par méfiance, Alois préféra faire passer ses hommes armés au devant. Il n'y avait personne à l'intérieur, pas même la trace de mon fils, la maison était complètement sens dessus dessous. Très vite, Alois donnait l'ordre d'évacuer la maison par crainte qu'elle aurait aussi pu être piégée. Et nous nous dirigeons directement vers l'école de mon fils

En arrivant, la première question à la maîtresse, entrain de ranger ses affaires, était « Où est mon fils ? » demandais-je, « Où est le jeune Brontier ! » s'exclamait Alois. Elle nous répondait qu'il s'agit de son père, qui est venu le chercher avant l'heure réglementaire sans dire pourquoi, et qu'il était avec un groupe de personne éparpillés dans trois voitures.

A ce moment là, j'ai été complètement prise de panique, mon mari me trahi, il vole mon fils, accompagné de plusieurs personnes, que je ne connais pas.

Nous sommes presque immédiatement rentré au poste, en arrivant Alois a tout de suite fait lancer une recherche « Trois véhicules, plusieurs personnes potentiellement armés, avec un jeune garçon de treize ans bientôt nommé Étienne Casnard, son père, trente-trois ans Jean Casnard, l'homme suspecté de l'attaque du 28/11/1942 ».

Je n'avais donc plus qu'une photographie pour le moment, mon fils un an plus jeune, mon traître qu'est mon mari, et moi.

Je me suis allongée dans un lit du poste de commandement, je tremble à déchirer ma plume, j'ai même tâché le drap de l'encre noir que l'on prêtée. Je ne sais plus quoi

écrire, je me sens prise dans un puits sans fond, cette guerre a fait que mon fils a été volé, non pas encore par Dieu, mais bien par un homme.

*

Deux jours plus tard, Alois avait mis en place plusieurs barrages, étant un assez haut gradé, il n'a pas eu à demander d'autorisation quelconque. Grâce à ces barrages, deux hommes ont été arrêtés sur la route, en direction de Fontainebleau, tous deux seraient de mèche avec mon mari, ils seraient apparemment selon Alois tous les deux rapidement passés aux aveux. Tant mieux ? Je ne sais pas, l'un a pu être relâché sans problème, malgré les douleurs provoqués par l'interrogatoire... Quant au second, il a été exécuté sur la place publique... En effet, il était déjà dans une affaire de corruption d'un soldat allemand.

Quoi qu'il en soit, des informations qui pourrait nous servir à retrouver mon fils, nous ont été données, mon mari et ses complices auraient fuis en direction de Paris. Alors, Alois a directement envoyé une dépêche au poste de commandement de Paris, proclamant le « libre chant » tel qu'il me l'a dit, c'est-à-dire, simplement la recherche de ces hommes, avec la liberté d'ouvrir le feu.

Mais d'ici nous ne pouvons rien faire, Alois ne peut que demander l'avancement des recherches, il ne peut se déplacer lui même, ou envoyer certains de ses soldats, ou encore moi qui serait trop exposé à un danger, sans aucune protection.

Pour être honnête, je ne regrette pas mon mari, mon fils me manque énormément, mais je ne peux pas agir afin de le retrouver par moi-même. Je suis bloquée ici, j'ai pu récupérer d'autres affaires de ma maison, j'ai finalement comme emménager dans le poste de commandement.

Je ne suis cependant pas séquestrée, Alois me fait avoir ce que je veux, je mange et bois ce que je réclame, j'ai un couché doux et chaud. Malgré que je me sente parfois gênée par le fait que je puisse demander ce que je souhaite, je me sens aussi observée, je sais que les autres dans la ville me prennent comme une traîtresse, ce sentiment m'envahit, mais il est vrai, je trahis la France, je me pensais devenir résistante, mais devrais-je leur rappeler que mon mari est un voleur d'enfant, qu'il m'a piégé ?

En y pensant, je me dis finalement que je ne connaissais pas vraiment mon propre mari, nous nous sommes rencontrés jeunes, tous les deux perdus, dans un environnement d'entre guerre, avec les images des dirigeants humiliant l'Allemagne, pensant donc que jamais, aucunes autres guerres entre nos deux pays, voisins depuis des siècles, ne pourra éclater. Eh bien si, dois-je dire, et cette énième guerre, détruisant l'Europe, jusqu'au pauvre gens amoureux.

Je pourrais dire que j'ai retrouvé l'amour, mais je m'insulterai moi-même en le disant, cependant, si j'avais connu Alois plus tôt, peut-être que ma vie ne serait pas comme cela. Mais pourtant je crois l'aimer, je crois qu'il m'aime, véritablement, les heures d'excuses sur la mort de ma mère sont dépassées, les pleures se sont atténués. Nous avons jouis ensemble, un baiser nous semblait pas assez, même si j'avoue mettre laissée emporter par sa façon de faire...

Mais quelle odieuse serai-je si je poussais les détails. Ce n'est qu'un moyen plus agréable d'attendre mon fils, passer mon ennui, et le trou sans mon enfant. Mais il n'empêche qu'en échange, Alois, fait tout ce qu'il peut pour retrouver mon fils, et pendre celui que j'appelle encore mon mari.

*

Je n'ai pas écrit depuis un certain moment, car je ne trouve pas l'inspiration, ni même la foi à écrire se journal, en me demandant qui le lira ? Je pense l'écrire pour rien, mais si quelqu'un le lit un jour, sait-on jamais, manifestez vous, je cacherais ce cahier, rien que pour vous.

Je m'ennuie

*

Je ne sais que penser, ni que voir, mon fils a été retrouvé ! J'allais bondir sur Alois lorsqu'il me l'a dit, mais avant même que je m'approche de lui, il finit sa phrase, « mort », je suis directement retombée à terre, ratant la chaise, tapant mon dos contre cette dernière, et je pleurais sans pouvoir m'arrêter.

Je voyais cela comme une mascarade, mais cet homme horrible qui fut mon mari, avait été retrouvé, torturé pour avouer la mort de mon fils, et condamné à mort.

Chapitre VI

La guerre se terminait, Alois était là pour moi, je n'avais plus que lui. Les américains arrivaient, ils faisaient prisonnier tous les soldats allemands, de la jeune recrue, jusqu'au plus haut gradé, des convois de soldats allemands partaient pour Paris, ou d'autres grandes villes, avec des camps de prisonniers, et des tribunaux.

Les russes étaient déjà dans Berlin, un jour après, nous entendions à la radio l'extrait de l'annonce allemande, « Der Führer ist tot, es lebe das Reich » suivis de la traduction, de toutes sortes de commentaires envers cet homme, la victoire déjà célébrée.

Alois, a bien sûr été embarqué par les américains, je ne sais pas où a-t-il été conduit, il m'a juste promis avant de partir, qu'il allait revenir me chercher, que dès lors, nous partirions là où je le souhaiterai.

Je retournais donc dans ma maison, vivre ma solitude, j'avais tout perdu durant une guerre, sans même que les pertes soient réellement impliqués dans les batailles de cette guerre.

Les images des camps nazis, un peu partout en Europe, arrivent dans nos journaux, lorsque je vois certaines de ces photographies, certains témoignages, de gardiens, de survivants, ou habitants au alentour, tout me répugne.

*

Savez-vous les dernières nouvelles ; « *Les américains estiment le nombre de victimes total à plus de cent mille morts sur le coup, par leur bombardements atomiques sur les villes d'Hiroshima et Nagasaki au Japon* » ? « *Le Japon capitule, la guerre est terminée !* » ? « *Le plus grand procès de l'histoire va être ouvert, à Nuremberg !* » ?

Que de choses horribles

*

En achetant le journal ce matin, j'ai vu Alois, en première de couverture, à gauche, sa photographie officiel, en habit de SS, à droite la photographie de son exécution.

Je m'ennuie, je veux mourir moi aussi, Adieu.

« Ma fille, la vie n'est qu'un simple petit bout de gâteau lorsque l'on compare à l'existence éternel de Dieu » Ma femme disait toujours cela à ma fille.

Ma fille s'est suicidé, laissant son fils qu'elle croyait mort, orphelin désormais, il avait été laissé à une famille parisienne, ayant été confié aux américains pour qu'il retrouve sa mère dans sa ville natale. Ayant prit du temps pour retrouver exactement, car le pauvre petit, traumatisé de tout, ne parlait pas, ne mangeait presque pas non plus. En arrivant à la maison de sa mère, c'était le premier sourire qu'il avait depuis un moment, hélas, arrivant dans la chambre de sa mère, il se jeta dans les bras du soldat américain, voilà seulement deux jours, que gisait le corps de sa mère, la corde au plafond, le tabouret glissé jusqu'au lit.

Ainsi, la voilà avec moi, sa mère, Alois, le père d'Alois qui est mon assassin. Nous attendrons son fils, Dieu le protégera.